

témoignent de la rigueur de sa recherche. Bien qu'absentes, elles conservent le souvenir diffus des paysages de Corée, héritage auquel l'artiste donna une résonance singulière, où la précision du geste rencontre l'accueil de l'intuition. Son travail s'inscrit néanmoins dans une modernité occidentale qu'elle a su accorder à sa propre mesure. Elle utilisait des matériaux proches de ceux des artistes traditionnels coréens – papiers et encres minutieusement choisis – et travaillait sur un support humidifié, selon une technique proche du *a fresco*. Sur de grandes feuilles, elle mêlait gouache et encre de Chine, cherchant moins à représenter qu'à laisser advenir la couleur.

Dans le lointain sillage de Pollock – dont elle retenait moins la déflagration du geste que la relation horizontale au support – elle avait renoncé au pinceau et peignait sur une surface posée à même le sol. La couleur y circulait par imprégnation, écoulement, tache et coulure, se diffusant dans un jeu de transparences et d'opacités qui composait une atmosphère dense, faite de voiles superposés. Sa palette, dominée par des bleus profonds, des verts diffus, des éclats de magenta et de jaune, cherchait la lumière plus qu'elle ne la décrivait. Cette entente entre maîtrise et hasard rapproche son œuvre de l'esprit des peintres *sōn*, héritiers du bouddhisme *chan* chinois et *zen* japonais.

Face à l'œuvre achevée, le regard s'élève et glisse d'un plan à l'autre, suivant la lente rythmique de la composition, ses sinusoides silencieuses où semble se suspendre l'immensité. Entre cimes et abîmes, dans une profondeur à la fois paisible et escarpée, l'artiste instaure une alternance entre des espaces où respirent le repos et la sérénité, l'évocation d'étendues tranquilles et la touffeur des forêts où fourmillent les éléments.

L'œil se plaît à parcourir un milieu aquatique, quand il n'est pas ceint de curiosités minérales, à la transparence troublée par la suspension

**HONG INSOOK**  
Création de mémoires  
Jusqu'au 13 décembre.  
Galerie Margaron,  
galerieamargaron.com

d'une myriade de sédiments. Telles des particules dérivant au gré des courants, ses œuvres semblent naître d'une transformation alchimique que l'artiste contrôle, dirige ou accompagne, modulant diverses forces et énergies physiques. C'est sans doute pour ne pas rompre cet équilibre qu'elle donna à toutes ses œuvres le même titre : *Traces*. La forme-tableau demeure ici un cadre précis, où le regard opère une plongée méditative. En écho à la contemplation pacifiée de la nature et de ses phénomènes, il se confronte à ce qui pourrait être l'évocation de reliefs lacustres et montagneux, toujours denses, par endroits nébuleux.

### Temps étiré et circulaire

Hong InSook suggère une nature en gestation, soumise à de lentes métamorphoses. Dans ses paysages, la montagne, la neige, le gel soit l'eau gardent la netteté d'un rêve éveillé; tout y frémît, dans la chaleur ou bien les frimas hivernaux, comme si le monde, au seuil de son apparition, hésitait encore entre la forme et sa dissolution. Rochers et reliefs semblent surgir autant qu'ils s'effritent, à la fois matrices et vestiges d'un phénomène naturel. L'artiste inscrit dans la matière la trace d'un temps étiré, circulaire, où création et érosion procèdent d'un même mouvement, tout empreint de spiritualité. Le regard se déplace lentement dans ces espaces mouvants, interrogeant les strates du visible plutôt qu'un seul motif figé. Tout semble en devenir, soumis à une transformation continue qui empêche la fixité, éveillant une conscience aiguë de la matière en train de se former.

Face à ces paysages mentaux, le spectateur retrouve le désir d'un contact avec les temps premiers. Hong InSook ne représente pas la nature, elle en éprouve le processus, dans un équilibre fragile entre apparition et effacement, là où le monde se façonne et se défait dans un même élan, entièrement fidèle à la pensée du vivant.

### Une place à l'ombre

**Arthur Aillaud**  
Galerie La Forest  
Divonne, Paris

Jusqu'au 13 décembre.  
galerielaforestdivonne.com

L'exposition d'Arthur Aillaud se vit à la manière d'une promenade, le long d'une route, sous un soleil harassant, à l'ombre des arbres. L'artiste nous guide dans une Grèce, non pas des cartes postales, mais celle qu'il connaît depuis l'enfance. Le blanc de la toile laissé là, visible, irradie les paysages peints, camaïeux harmonieux de bleus, de bruns et de verts. Ses cadrages anecdotiques, s'inspirant de photographies d'annonces immobilières, ajoutent à la sincérité qui émane de ses grandes peintures. L'artiste nous montre un pays à l'arrêt sous l'effet de la torpeur estivale mais aussi de la crise, avec ses maisons inachevées. Sa touche impressionniste s'attache à rendre les sensations, la chaleur écrasante, la clarté du soleil, le bruissement des feuillages, la quiétude ; ou l'attente ? La vivacité de son geste signifie l'urgence de capturer ces instants. Les repentirs laissés visibles, jeux de transparence, participent au mouvement de la composition, tout en racontant l'impermanence des choses. En s'approchant des toiles pour suivre la course du pinceau (comprendre : la superposition des touches et des couleurs), on constate qu'il fait s'entremêler le vivant et l'inanimé, sans distinction. La vie est là, la beauté est partout et Arthur Aillaud réussit à la capter. Sous le soleil, la vie. Aude de Bourbon Parme

—AUX DE BOURBON PARME